



LE ♥ SOLIDE

Le Cœur solide  
Nora Barbier

Textes choisis par Martin Desinde

Dépense Défensive *Poésie*

J'ai bien déjeuné, car j'ai mangé deux œufs à la coque avec des pommes de terre frites et des fèves.

Vaslav Nijinski  
*Cahiers*



Le plus important est la vitesse. Ensuite la franchise et le mensonge. Enfin la beauté.

Embourbée dans une situation amoureuse qui n'en est plus une, j'observe : quelqu'un que j'ai aimé, plein d'attente et sans me voir. Je comprends qu'il a capturé une image de moi, qu'il la veut, qu'il n'est pas là pour venir à ma rencontre. Il est fébrile puis déçu. Je vois un fou, je vois son délire comme une sphère jaune autour de lui. Je ne suis pas à l'aise. J'ai peur qu'il me touche. J'aimerais qu'il soit désensorcelé, pouvoir discuter un peu, avoir un espace à occuper et pouvoir y devenir un arbre, dont les branches et les rameaux poussent dans mille directions.

J'ai une tendance mauvaise au moralisme. Aussi, j'aime faire du mal, ou m'assurer de ma présence. J'aimerais avoir une valeur, mais j'aime aussi la poésie qui abolit les chiffres. Quand il fait chaud, j'aime être mince et sentir mon corps. Parfois je ne suis pas si mince, mais je me sens ainsi. J'ai les muscles tendus, je suis prête à bondir ou à onduler.

J'ai aimé une femme, à qui j'ai laissé des traces  
dans le dos. Sa franchise est post-nucléaire.  
Pas un mot ne sort de sa bouche qui ne tourne  
en dérision la médiocrité humaine, les excuses  
minables et la merde dans les yeux.

Oreste parle à l'exacte vitesse où il peut être  
compris. Rien n'est perdu.

Comme la bougie la nuit je veille, heurte mes  
vacidements aux parois de ma chambre.

IO

I

II

II

Je n'ai jamais autant rêvé qu'à Athènes.  
Les rêves gardent leur poigne sur les longues heures de la matinée, de l'après-midi. Cette nuit, je ne sais pas bien ce qu'il y a eu mais je sens encore l'architecture du rêve, le murmure des voix, les enjeux douloureux. Hier c'était la mort de mon grand-père, il paraît que c'est bon pour lui. J'arrive en bateau sur une île et le trouve dans un bar du port, accoudé au comptoir. Recroquevillé, les vêtements pâlis. Je ne le remarque pas immédiatement. Au bout d'un moment il se redresse, lève les yeux vers moi (vers nous, une amie m'accompagne). Ses yeux bleus sont un peu blancs, ils s'adressent à nous. Il me semble lointain. Sa tête disparaît à nouveau dans les vêtements et son corps rapetisse. On l'oublie, peut-être qu'on cherche où s'installer, on découvre l'endroit. Quand on se tourne vers lui on s'aperçoit de sa mort. Une cousine imaginaire apparaît, comme si elle se tenait à proximité, lui accordant de mourir seul dans ce café. Elle me dit que c'est elle et non moi qu'on a appelée au chevet de grand-père. Ma grand-mère arrive. Elle constate le décès, dont elle semble déjà informée.

Ses larmes coulent puis elle se ressaisit et me parle. Je me réveille. Je commence à pleurer sans sortir vraiment du rêve. Je pense au souhait que ma grand-mère m'a confié, concernant son enterrement. Elle veut qu'on passe une chanson de Jacques Brel :

J'veux qu'on rit, je veux qu'on danse  
J'veux qu'on s'amuse comme des fous  
J'veux qu'on rit, je veux qu'on danse  
Quand est-ce qu'on m'mettra dans l'trou

Au début de mon séjour je pensais beaucoup à David Hume.

Je me réveille en sueur le matin, ventilateur, je commence par l'éteindre. L'étreinte de la journée me fait peur. Je ne vais pas parler aux Grecs plus que ça. J'ai déjà tout oublié. Il s'est écoulé un certain temps depuis que j'ai pensé à un projet ou que j'avais quelque chose à dire. Jour 1 j'étais allée à Gucci avec un ami qui envisageait de mettre dans un costume l'argent de ses études aux Pays-Bas, après ça bloqué.

Il fait beau et mal de laisser un amoureux.  
L'avant-plan du présent existe pleinement.  
Pour emballer mes affaires je voudrais emballer  
l'essentiel, systématique. Écrire cette journée,  
je comprends ce que c'est d'aimer, l'un des  
visages émus qu'on aperçoit dans les films.  
Je n'ai pas rêvé cette nuit. Je me suis réveillée  
OK puis la journée a été dure. C'est classique  
mais je le dis quand même : ma poitrine était  
comprimée. Mes larmes étaient au bord des yeux  
de façon constante, ni sortant, ni disparaissant.  
À des moments je m'imaginais légère et pleine  
d'entrain. Séduite et capable j'ai fait quelques  
pas comme ça.

Je repense au mythe d'Eurydice, et au rôle  
d'Orphée. Ce mythe me raconte ce qu'est un  
poète : quelqu'un dont le cœur s'égare du côté  
des morts, qui les ramène presque à la vie,  
et y échoue.

Je sais que quelque part, au grenier chez mes grands-parents, dans une boîte, il y a le début de mon autobiographie. Je l'avais rédigée à douze ans, peut-être onze, et j'avais aussi fait un dessin. Je décrivais mon corps, j'énumérais ce que je haïssais et ce que j'aimais. Je croyais être intelligente, le texte contenait quelques blagues, des jeux de mots ou de l'ironie. C'est ainsi que je m'en souviens. Il est possible que ça n'ait pas été une autobiographie. Il me semble que j'avais inventé une jeune fille qui s'appelait Noémie. J'aimais une Noémie à l'école primaire, je voulais l'être et tout le monde l'aimait, elle avait été incroyable dans un spectacle. Moi je jouais le lion, c'était *Le Magicien d'Oz*. Elle était belle et maigre, très brune, jolie, comme une souris. Elle avait des sourcils noirs presque joints. Je me souviens aussi de la bibliothèque de l'école, une petite salle avec des étagères, des fauteuils. J'avais détesté Saint-Exupéry, et quand plus tard j'avais aimé, j'avais eu honte de ma première attitude. Maintenant je n'en pense plus rien. Enfin, je ne sais pas. J'avais détesté aussi Marcel Pagnol. Le décor rural de ses romans m'ennuyait, mais

surtout quelque chose dans le ton, dans le style, m'énervait. Quelque chose d'entendu, une connivence, un sentiment palpable de bien faire qui m'exaspéraient. Cette connivence, peut-être était-ce simplement l'accord qui lie entre eux ceux qui partagent une époque, qui sont enserrés dans un même monde ? Si c'est ça, alors je détestais l'époque de Marcel Pagnol, et la campagne de Marcel Pagnol. Je détestais les noms des villages, des personnages. Je détestais la satisfaction dans la lenteur, perceptible à chaque ligne. Mais quels livres ai-je aimés ? C'est une question qui me laisse perplexe. J'ai aimé lire, je lisais sur la table de la cuisine et dans mon lit. En m'endormant je songeais au lendemain où je pourrais lire dès le réveil. Comme le sommeil ne compte pas, je me convainquais que ma lecture reprendrait pour ainsi dire à l'instant d'après, que c'était comme ne pas s'interrompre. J'ai aimé lire ; le problème pourtant de mes souvenirs de bonheur, c'est qu'ils ne contiennent pas d'information. Les bons moments me font perdre conscience de moi. Ils me donnent une énergie, sont comme des bûches dans un

feu de cheminée. Ensuite il n'en reste rien, mais je garde pour moi-même une sensation de chaleur. Je peux sentir aujourd'hui le fourmillement des bons livres, des grandes lectures, mais aucun nom, aucune histoire. Je me souviens des noms de Saint-Exupéry et de Pagnol pour les avoir maudits, j'ai gardé leurs noms sous ma vigilance, comme lorsqu'on tâche de se souvenir pour ne pas glisser deux fois sur le même carrelage.

Encore une fois je passe l'après-midi à me masturber dans la maison familiale. Sous les draps, je pose un doigt sur ma langue, et l'enfonce en regardant la porte jaune. Les bruits sont comme étouffés, j'entends lointainement quelques pépiements d'oiseaux. Je glisse ensuite mon doigt mouillé sur mon sexe, la tête tournée vers la fenêtre. Je regarde les arbres du jardin, bien plus hauts que la maison, à travers lesquels une lumière de printemps passe. Mon regard est accueilli par les mille nuances de vert, les jeux d'ombres, chaque feuille différemment inclinée. Sur la droite, le mur de la maison et un bout du toit encadrent les feuillages et le ciel. J'enfonce ensuite mon doigt à l'intérieur de mon sexe qui est brûlant, et le ressorts pour le rentrer à nouveau. Par moments mes yeux se ferment. J'imagine des hommes, glissant des serpents et des cailloux en moi qui pressent ma chair, avec une tendresse inanimée. Ils entrent, ils m'emplissent, ils ressortent pour s'enrouler, glisser comme une pluie et entrer à nouveau en moi. Je m'imagine entièrement soumise. En jouissant, je sens se former sur mon visage

une expression de surprise et de plaisir. Chaque orgasme s'imprime différemment en moi. Prête, je m'installe aussi longtemps que possible dans l'orgasme. Les quelques secondes sont étirées comme des années. Ensuite, doucement, je reprends conscience de la lumière, du plafond blanc strié d'ombres et de la position de mon corps. Le cœur battant, je reste quelques instants allongée, la main entre les jambes. Je recommence à tendre l'oreille aux bruits de la maison.

Seule chez moi (mais pas seule, mais pas chez moi)

Mon père et ma mère habitaient une grotte jonchée de sang aimé ; le sol était peint en gris sur du bois contreplaqué, et des appliques en gélatine orange et carton diffusaient la lumière sur des murs blancs. Au mur un grand miroir représentait des singes savants portant des vestons. Dans cette grotte, pas de murs jaunes mouillés comme le flan d'un veau nouveau-né, mais au contraire des formes géométriques et du soleil. On descendait au jardin par quatre marches de ciment, une allée circulaire entourait une parcelle de gazon surélevée, sur laquelle mon père avait mis une table et quatre chaises jaunes en fer forgé. Un arbre à papillons, pareil à ceux qu'on voyait le long de la ligne du RER E, ployait vers la fenêtre du salon. De l'autre côté, deux lilas marquaient la fin du monticule, et précédait une rangée de pieds d'herbe à fumer, elle-même couverte par une rangée de sapins, le long de la palissade qui donnait sur la rue. À l'aube le soleil se levait, et plus tard dans la matinée, l'été, mon père portait un minishort et sortait couper du bois. Ma mère buvait du thé qu'elle se préparait en théière. Elle était

à l'aise, effacée, presque invisible, humaine et parfois heureuse, parfois un peu désolée.

une femme qui sent la vieille  
mais aussi un bourgeon d'amour:  
l'été.

24

IX

Se réduire comme peau de chagrin. Jusqu'à rien du tout, et non jusqu'à quelque chose. On ne se réduit pas jusqu'à quelque chose. Simone Forti se réduit comme peau de chagrin. Je pleure quand j'y pense et ensuite mes larmes disparaissent comme peau de chagrin. J'ai chaud et je bois du café. Je sens tomber une goutte de sueur de mon aisselle sur ma hanche, peut-être amortie par un pli de ma chemise, je ne suis pas sûre. Si j'étais mal habillée la journée serait autrement, et je sentirais que quelque chose ne va pas chez moi. Je me dirais : qu'est-ce qui ne va pas avec toi ? Des fois je m'appelle : Nono. C'est un signe de camaraderie envers moi-même, qui peut impliquer de la moquerie gentille, ou de la compassion pour le fait d'être une très petite chose, d'être presque rien du tout. Les surnoms c'est l'amitié même, l'affection pour, et par, le bégue en nous : Nono, No- No-, Nora. Si je m'épaissis, je me déteste. Ce n'est pas souhaitable, une telle réaction, alors je la contourne pour continuer.

Simone Forti porte deux grands tissus, leurs motifs combinés rappellent le drapeau des

X

25

États-Unis, elle est au bord d'une rivière et elle descend dans l'eau. Elle porte les tissus. Ils flottent. Elle dit à propos de cette performance: I think that I got away with it because I don't know what I'm doing. Elle dit: I'm more an improviser than an analyser.

The palm tree I saw in that harbour...  
And now  
(she falls)

Je fuite le soir tombé hors de la maison, fais le point sur les lumières en perspective de la rue, je me remplis, c'est déjà Paris qui me fait face. Descente dans le métro difficile, sous-sol suspect et excessivement lumineux, visages pas bons, dans le wagon ça va mieux, obscénité chaleureuse et cosy. J'ai pleuré dans les bras de ma mère une heure plus tôt, elle riait, bonne attitude je vais mieux, je sors à Belleville, je m'accroche pends mon souffle aux néons, aux façades, j'ai dix, douze ans, je vois les lumières le soir par la fenêtre de la voiture, j'inspire, ça sent bon le rêve. Arrivée au bar en haut de la rue, je serre une amie dans mes bras, j'ai la tête dans ses cheveux qui sentent la noix de coco, la vanille, je ne sais pas quoi en penser je crois qu'elle m'autorise à quelque chose dans une mesure que je ne comprends pas, j'essaie de me rappeler d'elle avec les cheveux plus courts en été sur l'Île-Saint-Denis, je dis bonjour, je dis ce qui me vient, on me parle, j'observe mes amis parler à d'autres. Je danse, je m'approche de B. il est si souriant quand il danse on se regarde danser, c'est Antonio Carlos Jobim et je suis dans mon appartement, un verre de vin gravé amour

porté jusqu'à ma bouche, je soupire doucement  
je soulève mes cheveux je les soutiens comme  
un nid fragile, l'air froid de l'hiver touche ma  
nuque, tac, puis je m'éloigne, dans la rue Saint-  
Denis j'inspire du poppers entre amis, moi et  
M. c'est comme si on se donnait la main, on  
marche on respire du poppers encore on fait  
toute la rue comme ça elle est belle, elle est  
parfaite pour ça, au loin je vois un bébé tendre  
sa jambe dans un collant rose, en larmes,  
c'est vraiment pas grave, ça va passer, en même  
temps ta mère a l'air d'une conne, je rejoins  
A., ses cheveux sont magnifiques, elle parle vite  
elle essaie de faire le point, elle a déménagé de  
Saint-Paul à Nanterre, mais ses problèmes sont  
ailleurs, sa mère, l'avenir, un concours à passer,  
on s'est perdues de vue je sais pas comment  
on va faire, ma belle, bonne chance. De retour  
à Bordeaux j'écoute un vieux morceau de Booba,  
il me fait rire, je rape dessus un peu mal, sympa,  
je descends chercher à manger, c'est stressant  
d'aller pour la première fois dans un kebab,  
nouvelle vie, je remonte, internet marche  
plus, voilà ça va être chez moi, chez moi,  
chez moi, j'entends les bruits de mon voisin,

il va peut-être frapper à ma porte, je n'ai pas  
envie, au début j'aimais bien, depuis qu'il a essayé  
de m'embrasser en regardant *Nymphomaniac* <sup>2</sup>  
je sais plus quoi faire de lui, je vais me faire  
couler un bain, je suis pas encore habituée  
à ce luxe ça marche à tous les coups, je regarde  
mon corps, salut, moi aussi je fais le point,  
je pense à ma robe rose qui dit « vivre c'est  
vivre », je l'ai pas mise depuis longtemps  
et pour cause, je récapitule le week-end, traîné  
avec un garçon à rien faire jusqu'à samedi soir,  
une fête décadente où j'ai brûlé toutes mes  
énergies pour finir en chemise à jabots dans  
le lit d'un vieux pédé, je m'y croyais tranquille  
haha ça m'apprendra à avoir les idées courtes,  
il me tâtais le cul et le corps entier il était super  
excité, il frottait sa bite dure contre moi en  
parlant de me laisser dormir, et je l'ai laissé  
faire, eh ouais, je suis un peu conne moi aussi,  
faut dire c'est moi qui suis entrée dans son  
lit et puis j'avais plus ou moins rendez-vous  
dans le même lit avec quelqu'un d'autre. Je me  
réveille encadrée par les tableaux, je pense à  
Kierkegaard, l'intérieur bourgeois, toujours en  
chemise je mets un short de basket trop grand

baby blue, je sens qu'il faut que je me barre  
mais non, je reste, je n'arrive pas à bouger,  
donnez-moi encore un peu de cette vie qu'est  
pas la mienne, je repense à Vimala Pons qui  
dit : t'es beaucoup plus libre quand t'es pas chez  
toi parce que t'es pas censée être là, toujours  
dans mon bain je repense à mes résultats de tests  
sanguins négatifs, faudra que je le dise à R. qui  
a mangé mon pansement le soir même, belle  
idée, H. pense que je l'ai un peu forcé, elle dit  
que dans *Les Promesses de l'aube* de Romain  
Gary une fille demande à un garçon de manger  
tout ce qui est par terre pour prouver son amour,  
je dis que non bien sûr, je sais pas quelle tête  
je fais en disant ça, elle me lance un regard,  
elle et moi on fait une belle équipe, en sortant  
du centre de dépistage on chante « elle avait  
un toutouptidoute », toutouptidoute, ça nous  
fait vraiment pleurer de rire, on rentre à pied  
jusqu'au centre ville la lumière est douce, jaune,  
forte, elle encense les façades, il fait frais, on  
arrive presque défoncées, elle est happée par les  
soldes d'une boutique de luxe, je l'abandonne  
avant qu'elle entre en cabine essayer une robe  
fourreau, les boutiques c'est pas pour moi,

dépenser de l'argent je trouve ça obscene  
j'y peux rien, je marche encore un peu sur  
les grandes dalles le long des rails du tram,  
je salue ma solitude, je vais travailler.

Je descends de voiture et marche sur les cailloux  
qui mènent à la porte d'entrée de la maison.  
Mon oncle zone dans le périmètre autour des  
marches, et ma grand-mère est campée dans  
l'encadrure de la porte, elle sourit. J'embrasse  
tout le monde, je trouve que je le fais un peu  
mal mais ça va, j'avance, des membres de ma  
famille continuent d'apparaître, je pose mes  
sacs entres les bises, on me dit que j'ai bonne  
mine, oui, ça va mieux qu'avant. Avec ma  
cousine on décide de dormir dans la même  
chambre, la chambre qui a des lits jumeaux,  
jaune, avec des coccinelles au plafond. J'en avais  
compté soixante-dix à la fin du printemps,  
quand j'avais regardé *La Bête* de Borowczyk.  
Au salon avec les invités qui sont ma famille  
on boit du champagne dans des flûtes,  
il y a un miroir, une table de bridge avec  
une petite nappe et à manger. Quand je parle  
j'ai l'impression qu'il y a un problème avec

les phrases qui sortent de ma bouche. Tout le monde se regarde, on est très contents, on parle et c'est tragique car on n'arrive pas à sonner juste pourtant le cœur y est.

Je finis de monter les escaliers en pierre de mon immeuble, à la main la réponse de N. que je cherchais depuis des jours dans ma boîte aux lettres, j'allume les lumières, une bougie, je me sers un peu d'eau, je commence à lire et je pleure. Je pars en courant prendre une douche, je lave mes cheveux en réfléchissant, il faut que je trie mes photos, que je trouve un projet pour les beaux-arts, faire un cinéma anti-humaniste, je prends cette idée, je l'écris, je tombe sur une photo en noir et blanc d'une affiche Disney, j'aime bien, M. sonne en bas il arrive complètement défoncé, il discute bien quand même, il connaît pas Sevran, alors on regarde sur Google Images, les barres d'immeubles défilent et ça l'excite à fond, il me prend dans ses bras et m'embrasse comme si on faisait du sexe depuis des heures, on finit dans mon lit, il est beau allongé, vu du dessus, je le regarde, je ris et il me dit putain t'es vraiment

en train de me baiser. Ensuite il s'en va, j'ai l'impression d'être une grande personne parce que j'ai pas envie qu'il reste pour la nuit, et le lendemain réveil dur comme chaque matin, mon téléphone fait bip bip pas très fort mais c'est autoritaire, il faut y aller, je regarde mes vêtements et ça me déprime un peu parce que je n'ai pas le cœur de les honorer, je suis trop fatiguée pour ça, je voudrais être un peu tranquille, alors je mets des choses noires ou grises ou bleu foncé et pas très bien coupées, je suis prête comme ça pour ma journée. Je regarde le ciel en mangeant, voilà il me reste une minute, ou deux minutes, cinq si je me mets un peu en retard, je prends mes clés mon sac, je ferme la porte, je me sens en retard, je pars, quand j'étais enfant je me suis promenée au milieu des fougères et des pins dans les Landes, l'été.

Je vois le premier film de Bi Gan et je sors sérieuse comme un rayon de soleil, je suis convaincue qu'il a raison.

J'enveloppe mes cheveux dans un foulard, j'y passe un quart d'heure mais je veux faire

ça avant de manger des céréales, j'enlève mon pull en éponge et je cherche un gilet vaste pour me promener dans mon appartement. J'envoie des textos à une fille en dansant pour me mettre à l'aise, je les rédige vite, hop, et je repense à hier quand D. m'a demandé quand est-ce que je me mettais en couple avec C., avec un regard appuyé, comme il ne s'est jamais rien passé avec lui j'ai pensé à lui, je me suis demandée comment mon nom sonnerait avec son nom de famille et j'ai pris peur.

K. m'appelle pour me parler de la mort manquée de O. dont je n'étais pas au courant, et je passe l'après-midi à pleurer. F. me sert dans ses bras et je pleure, en prononçant des phrases sur la douleur de O. et mes regrets. Mon psychanalyste est mort, mon oncle est mort, je n'arrive pas à joindre pôle emploi, j'en veux à S. il m'a acculée au cours d'une discussion de merde je suis allée pleurer ensuite mais je ne lui ai pas montré, je veux le défoncer, je me sens fatiguée, mais hors de question que je prenne dix ans d'un coup. À Lisbonne au Finalmente je me sentais pétré, on est allés avec un mec dans les toilettes, mais

il avait pas de préservatif je me suis barré. Je pense à ma mère je l'aime tendrement, je voudrais avoir des bras énormes la serrer dedans et qu'elle oublie son chagrin. Perdre un frère, perdre deux frères, c'est connu que la répétition fait plus que décupler l'effet.

Maintenant c'est M. qui s'est tué. J'essaie de me rappeler tout le temps de lui et de tous les moments, avant que ça s'en aille, pour profiter. Je vais peut-être pas laver mes draps avant un moment il y a son sperme dedans, je voudrai peut-être y dormir encore. Je retrouve un texto de lui avec son visage et : I woke up like this. Je retrouve un autre texto qui dit : Nora ausecoursjemeurs mais ça va, Mais j'ai envie de te parler.

Ça fait huit jours, j'ai lavé les draps. Je n'ai pas réussi à dormir dans le lit. J'ai dormi dans le canapé. Je ne veux pas éviter sa mort, je ne veux pas fréquenter des gens qui ne comprendraient pas, je ne veux pas regarder un film, je veux vivre mon deuil.

Au passé je m'apparaïs convalescente

36

XII

Dans l'appartement, la solitude est là autour de nombreux gestes. Je sais que je ne dois pas trop réfléchir, parce que la vie ça dure deux jours. Dans la solitude revient l'écriture, un chien fidèle que je trouve à mes pieds au bon moment, sans l'avoir appelé. Je comprends alors le rapport inverse, celui de l'écriture à la solitude. Le lien de l'écriture avec les paroles à soi des fous solitaires. La nécessité d'improviser. J'ai l'impression d'écrire un peu mal et je m'en fous, tant pis si ma langue n'est pas travaillée, qu'elle n'a pas le son de la nouveauté. Parfois ce qui est vital dans l'écriture c'est la mise à plat et à l'envers de tout, l'extrême précision, la chose contre le mot. Et parfois on est meurtri, et il faut écrire comme on peut pour créer un fleuve entre aujourd'hui et aujourd'hui. À des moments je reprends force, comme un animal cerné de prédateurs, je sens qu'il ne faut pas perdre mon but des yeux, ni de vue les menaces qui m'entourent. Je me dis : il faut faire face. Nora, ne laisse pas ton regard se perdre dans le vague, quand au contraire il faut penser, sentir, être là. Ne va pas mettre la radio quand il y a un silence à entendre pour le dépasser.

XIII

37

Identité: *N* monter descendre puis remonter,  
*o* rond parfait, puis *r* un trait une courbe, et  
*a*, cercle adossé à un trait qui se penche vers  
l'intérieur.

Vœu: laisser une trace qui ne soit pas une  
descendance.

*Regarder la définition de psychose*

prudence prudence à mettre à jour les heures  
sur le lit de la raison sommeillent les tics tacs  
désaxés  
du souvenir insupportable  
(personne ne s'en souvient)

grande prudence ma grand-mère ma mère moi  
pluralité des coquelicots  
tous alités.

J'ai eu une frayeur dont je ne suis jamais revenue. J'ai vu des os, bleus, qui annonçaient la fin du monde. Je ne supporte pas d'entendre parler de la fin du monde, je ne comprends pas l'apocalypse. Mais je sais que l'instant d'après est toujours l'instant de la fin, ou un des instants d'après, et je reconnaiss partout où je vais le son du vent calme qui précède la fin du monde. J'aime beaucoup les cartes de routes, de pays, les études statistiques. J'aime le mot : topographie. Topographie de l'amour, de la haine, de l'instant d'après. Je m'intéresse aussi aux temporalités. Ce soir, j'ai vu quelqu'un souhaiter la bonne année deux fois, par erreur, avant l'heure. Puis à minuit, dans l'euphorie, le verre en cristal qu'il avait trouvé dans un placard a volé en éclats sur le sol, et il n'y croyait pas. Il a souhaité la bonne année ensuite, trop tard, incrédule. Il s'agit de se laisser vivre. Poser un bateau sur la mer, le regarder partir. Envelopper des pétales de roses dans un mouchoir, l'agiter dans un adieu et les voir tomber au sol. Ne pas les ramasser. Aimer leur beauté de pétales, qui est une beauté qu'on ne peut posséder. « Ne pas exagérer ».

C'est le conseil d'un homme de passage.  
Il a eu la vie dure. Il n'était pas fâché. Il nous a regardé, il a parlé, et il a dit : surtout, il ne faut pas exagérer. Ce jour-là j'ai pensé : j'exagère. Je transforme le possible en impossible. Oui, et mes larmes d'impuissance sont des petits monstres dont j'aimerais avorter, ne jamais accoucher. Quand le désir revient, avec l'amour de tout, hommes, femmes, serpents, grandes avenues, jeux puérils, tout est un printemps. Je pense : comment ai-je pu être triste, alors que tout est là ? Reine du monde, je lis Proust et mange des hamburgers. Je fais des discours solennels : la peur est l'ennemi de l'amour, rien n'est grave, tout est possible. Je pense aussi : tout est clair pour moi. Il est impossible d'être triste à nouveau. À cet instant, quand je plante mon drapeau sur le globe lunaire des désirs infinis et de la jouissance, je sens la tristesse revenir comme un oiseau, encore imperceptible. Puis plus près, et pendant un instant je ne sais pas s'il approche ou si je l'ai inventé. Je sens les traînées de sable s'échapper de mon poing serré. Je comprends alors que j'ai voulu transformer mon bonheur en victoire.

Je comprends qu'il n'y a pas de victoire, ni sur soi, ni sur les autres, ni sur la vie. Je suis acculée soudain contre l'opaque de mon absence de souvenir d'hier, d'avant-hier, et de cette année. Il faut retrouver un sol pour poser mes pas, retrouver une vie qui soit la mienne, repartir.

Je sais que quand mes forces reviendront, etc.

à la place d'un compagnon ou d'une compagne  
j'ai un tas de vêtements dans mon lit  
j'ai le droit de ne pas savoir ce que je fais  
je me le suis donné

je chante les matins et ferme les yeux  
le soir  
l'aube est douloureuse mais je l'aime c'est ma vie  
j'ai tout juste le temps de faire  
quelques petites choses.



## Postface

Ce n'est pas une histoire que je me propose de raconter. Je n'ai pas cette patience. Le moment est trop grave. C'est par ces mots qu'Emmanuel Bove entame ses *Mémoires d'un homme singulier* et par eux que j'aimerais parler de Nora Barbier. J'ai rencontré Nora pour la première fois à Shanghai, sur le perron de la petite maison coloniale qui servait d'atelier à l'école Offshore de Paul Devautour. C'était en 2016, au mois de mai peut-être. Elle tournait son premier film, *Les Yeux bleus cheveux noirs* et filmait avec un caméscope bon marché l'intimité de deux personnages et la fantasmagorie de la ville. Je ne sais si c'est Harilay Rabenjamina – la figure centrale de son film et l'ami rare que nous partagions déjà – ou bien Marguerite Duras qui nous a d'abord rapprochés, mais l'essence de la trinité qu'illes formaient alors avec Nora m'apparaît toujours suprême.

Je me souviens de la nuit surtout, des nuits sans ciel et sans obscurité, des grandes fenêtres carrées de l'appartement d'Harilay qui donnaient sur une suite ininterrompue de gratte-ciels, de la rivière jaune qui coulait en contrebas, de l'odeur odieuse du baijiu dans de petits pots de verre, et puis je ne me souviens plus très bien. Nous étions petits nous avions sur les joues des rougeurs dues aux illuminations répétées. Harilay lisait Duras à voix haute et Nora essayait des perruques. Des années plus tard sous un soleil robuste, au mois de mai peut-être, nous avons décidé de faire ce livre.

*Le Cœur solide* recueille dix-neuf textes et poèmes qui traversent plusieurs stages de la vie de l'auteure. Sur une période allant de 2011 à 2021, la trame qui se déroule est celle de la mémoire engourdie, de la confession, sans valeur religieuse, des regrets et des réconciliations, avec soi-même et le monde. Nora Barbier ne tait rien de mauvais, n'ajoute rien de bon. Elle raconte la radicalité de l'être, les difficultés d'un rapport au monde perpétuellement défini par la confrontation ; sa propre survie en tant qu'être sociale.

Elle dit : tant pis si ma langue n'est pas travaillée, qu'elle n'a pas le son de la nouveauté. Mais les bruits chauds qui émanent de sa prose éclatent les considérations formelles et la fugacité du style, puisque

tout cela s'obtient et se perd facilement. Ce qui est en jeu ici est la permanence du combat. Dans la trace bouillonnante des théories féministes de la deuxième vague et du « personal is political », Nora Barbier examine à la lumière de ses individualités son statut de classe opprimée et expose ses souleurs quotidiennes dans la langue nue de la justice et de la rémission. L'urgence de son écriture en fait une parole à la fois secrète et ouverte, proche et reculée, construite et naturelle, vraie, strictement. C'est dans cette nécessité que je me suis avant tout abîmé.

Car la poésie de Nora Barbier est intérieure et exclusive et démunie. Elle laisse de petites cloques franches juste au bout de la langue.

Martin Desinde

Dépense Défensive

Poésie

Ce livre a été achevé d'imprimer à Bordeaux en novembre deux mille vingt et un. Il en a été tiré cent exemplaires numérotés constituant l'édition originale. Couverture : *L'arbre à chaires*, Mélody Lu, 2019.

N° ...

/100

*Au passé je m'apparaïs convalescente*